C'EST PAR OÙ LA MER ?

David Dupont

Éditions ThoT
Roman

Drame, policier, thriller, loin de s'enfermer dans un style unique, les trois premiers ouvrages de David Dupont s'articulent tous autour de thèmes très différents. Ce nouvel opus n'échappe pas à la règle. Avec une saga familiale romanesque, l'auteur revisite la période sombre et complexe de la Seconde Guerre mondiale. Et si l'histoire de ce conflit nous rappelle de tristes échos de tragédie humaine, elle rapporte également de prodigieux exploits de bravoure.

Chapitre 1

— Ouri, j'ai trop mal, je n'en peux plus, pourquoi est-ce si dur ?

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, je suis là, je t'en prie, allez, fais encore un effort, tu y es presque ! Je ne comprends pas, tu devrais avoir l'habitude maintenant, non ?

— Parce que tu crois que c'est facile ? Non mais je rêve ! J'aimerais bien t'y voir, toi, on a beau dire, mais on ne s'habitue jamais à la souffrance, jamais !

— Excuse-moi, Myriam, je ne voulais pas te froisser, je…

— Madame Epstein, la prochaine contraction va arriver, il va falloir pousser, intervient une jeune femme, de toutes vos forces ! Pour l'instant, vous êtes trop crispée, vous retenez trop, alors je vous le dis encore une fois : respirez profondément, gardez votre calme, tout va bien se passer… Ah, ça y est ! La contraction arrive, je la sens… Soufflez maintenant, soufflez, allez ! On pousse ! On pousse ! On pousse au maximum, c'est à vous de l'aider à sortir.

Si l'intensité d'un éclat de vie se manifeste par les palpitations

du cœur, alors la naissance d'un enfant est sans conteste celui qui tambourine le plus fort à la porte des émotions. C'est un moment inégalable, inoubliable, inéchangeable. Malgré tout, à l'approche de cette interruption temporelle, l'usage perpétue invariablement les mêmes sensations : l'angoisse est la première disposition qui habille l'instant, elle se devine sur le visage du futur papa ; dérouté par la pression des propos de l'experte et déstabilisé par la souffrance de sa femme, il se demande si le bébé va réussir à sortir vivant de ce périple. L'épuisement vient s'ajouter au costume émotionnel des attitudes. Dans un brouhaha de conseils et de directives qu'elle a du mal à assimiler, la mère hurle à se vider les tripes. En récompense de ce dur labeur, elle verra échanger sa douleur contre trois kilos de douceur. Il serait pourtant trop réducteur de limiter ce seul qualificatif au travail maternel : courage, volonté, force, pourraient aisément compléter les caractéristiques allouées à l'énergie qu'elle déploie.

— C'est très bien, madame Epstein, vous y êtes arrivée, regardez ! Vous voilà maman d'une adorable petite fille, certifie la sage-femme, soulagée.

Seconde phase de trouble où le père congédie son inquiétude pour assigner une vague d'affection :

— Oh, Myriam, elle est magnifique ! Les enfants vont être ravis de savoir qu'ils ont une petite sœur en parfaite santé.

— Merci Yaëlle… d'avoir mis au monde mon enfant, sans toi, je n'y serais jamais arrivée, répond essoufflée la nouvelle maman.

— Je commence à avoir l'habitude maintenant, madame Epstein, vous êtes la huitième que j'accouche dans le quartier en

moins de cinq semaines, répond la jeune femme en nettoyant ses mains dans une petite bassine d'eau, c'est dingue ! Depuis que j'ai aidé ma sœur à mettre son enfant au monde, tout le Marais s'imagine que je suis accoucheuse, je suis sollicitée de toutes parts. En même temps, je ne vais pas m'en plaindre, si les gens ont besoin d'aide, je veux me rendre utile.

— Personne n'a oublié cet épisode, Yaëlle, tout le quartier sait à quel point tu as été courageuse et volontaire.

— Bah ! Je n'ai rien fait d'extraordinaire.

— Ce n'est pas ce qu'il se dit ! D'après la rumeur, ta mère était sortie ce soir-là. Ta sœur, complètement affolée, était en train de perdre les eaux, et pour couronner le tout, ton petit frère pleurait tellement il avait peur, et tu dis n'avoir rien fait d'extraordinaire ? Quel choix te restait-il : perdre l'enfant ? Appeler des voisins ? Courir chercher Rachel à l'autre bout de la ville ? Je m'imagine, rien qu'une seconde, être à ta place, moi j'aurais paniqué, c'est certain, alors que toi, du haut de tes seize ans, tu as pris cette décision audacieuse de gérer toi-même cet événement. Avec sang-froid et patience, tu as mis ton neveu au monde, tu les as sauvés tous les deux, alors si c'est extraordinaire ! Il n'en fallait pas plus pour que la nouvelle se propage à toute vitesse. Le Marais, c'est un peu comme une grande maison familiale, personne ne peut cacher ses dons, tu es devenue tellement populaire, que, maintenant, toutes les futures mères ne jurent que par toi, pas étonnant que tu sois autant sollicitée. J'ai vraiment de la chance que tu sois à mes côtés ce soir.

— C'est normal, on vit dans ce quartier depuis si longtemps, on est tous dans la même galère, quoi de plus

naturel que de s'entraider. Bon, ce n'est pas tout ça, mais il faut que je vous laisse, la fille Kessous ne se sent pas bien depuis quelques jours, sa grossesse la fatigue plus que de raison. J'ai promis à ses parents de passer la voir.

— Encore une fois, merci, Yaëlle, ta mère peut vraiment être fière de toi.

— Au fait, vous avez trouvé un prénom pour votre fille ? demande l'adolescente.

— Hava. Ouri et moi avions décidé que notre enfant porterait ce prénom si c'était une fille.

— C'est très joli. À plus tard, Hava, fait-elle d'un geste de la main, et reposez-vous un peu, madame Epstein, vous en avez bien besoin.

La porte refermée, Ouri se penche amoureusement sur le bébé blotti contre sa mère, déployant des élans de tendresse légitimés par le bonheur immense d'être père car, que ce soit son premier, son troisième, ou bien son cinquième, peu importe le nombre, il n'y a aucune habitude, l'empreinte est toujours aussi profonde ; à la naissance d'un enfant, c'est un parfum d'exaltation qui envahit l'espace, un éclair d'innocence plongé dans un océan d'authenticité où chaque adulte, quel que soit son passé, glorieux ou misérable, vertueux ou abominable, se sent pousser des ailes et est prêt à faire acte de bonté.

Le silence, redevenu maître des lieux, accueille deux paires d'yeux curieux à l'encoignure du mur de la chambre.

— Venez, les enfants, venez voir votre petite sœur, mumure Ouri en entrevoyant les prunelles timides de ses aînés s'accrocher à l'embrasure de la porte, elle est belle, non ? Qu'est-ce que tu en penses, Judith, poursuit-il en enlaçant sa fille, tu ne

trouves pas qu'elle te ressemble ? En tout cas, je vous le dis, je suis le plus heureux des hommes ! (Il conforta ses paroles par une chaleureuse accolade collective.) Et tout cela, je le dois à Dieu, ajoute-t-il, par sa grâce et sa miséricorde, je vous ai vous, Judith et Samuel, mes chers enfants que j'aime de tout mon cœur, et maintenant notre petite Hava qui vient d'arriver, je ne peux rêver mieux, bien sûr, je ne t'oublie pas, mon amour, ma chère Myriam, sans toi notre famille ne serait pas aussi merveilleuse.

Des filaments de larmes se mirent à scintiller au fond de ses grands yeux noirs, trop modérément pour ruisseler le long de ses joues, certes, mais suffisants pour susciter une forte secousse sur le visage de ses enfants ; leur mémoire, piquée de cet instant de trouble, viendra écrire à l'encre de la vie un souvenir qui perdurera à jamais.

Le retour dans la réalité du monde est pourtant loin d'être aussi féerique. Le lendemain matin, les premières lueurs du soleil levant posent leurs implacables nécessités. Il est 5 h 30, sans bruit, Ouri Epstein investit la modeste salle à manger de son appartement : une poignée de mètres carrés engorgée de vêtements de toutes sortes. Ses revenus, plus que modestes, ne suffiront pas à subvenir aux besoins de sa famille s'il n'assure pas ses quatorze heures de travail quotidien. Son emploi ne peut souffrir d'aucune halte. La machine à coudre va entamer ses premières notes et prolonger son chant musical jusqu'à la tombée de la nuit, rapiéçant, parmi un choix foisonnant de tissus, les tenues élimées qui lui ont été confiées.

Il déteste le travail qu'il accomplit chaque jour pour assurer l'adhésion économique de sa famille, il le trouve infamant,

usant, presque affligeant. En réalité, ce sont surtout les images redondantes liées à son métier qui attisent son ressentiment : ses parents, la misère, les tourments, leur mort. À chaque point de couture, son enfance ressurgit du fin fond de ses souvenirs pour déplier les côtés les plus sombres de son histoire.

Issus d'une famille polonaise, Caleb et Rivka Epstein ont fui Varsovie alors qu'Ouri n'était qu'un petit garçon. Un exode imposé par l'insécurité régnante au sein de la communauté juive après l'assassinat du Tsar Alexandre II. En pleine mutation économique et sociale, le nouveau siècle qui se dessinait n'offrait rien de bon à qui affichait ses convictions judaïques ; la mort ombrait sa faux sur chaque maison, chaque région, chaque paysage d'une Europe de l'Est au visage rubicond. Trop jeune pour comprendre les rouages de la stupidité politique et raciale, il ne comprit bien plus tard que cette disposition les sauva tous trois des nombreux pogroms qui s'ensuivirent.

Attiré par un pays en plein essor industriel en quête de main-d'œuvre bon marché, le couple décida de traverser le continent pour rejoindre la terre de Voltaire et s'installer dans la patrie des droits de l'homme. L'afflux important d'immigrants durant cette période les obligea à se parquer, comme bon nombre de leurs congénères, dans le IVe arrondissement de Paris où une forte colonie de confession juive occupait déjà les lieux. C'est dans la petite rue des Rosiers qu'Ouri a grandi, au cœur du quartier du Marais.

Mais alors que l'exil en terre dite civilisée annonce une paix relative, la survie dépend du niveau de ses ressources. Cloîtré dans des taudis de fortune, baladé d'une mansarde à une autre, sans électricité, souvent sans chauffage et parfois

sans eau, sa vie parisienne s'est résumée en une succession de joutes acharnées contre la privation.

Ouri se souvient de sa rude jeunesse, son esprit en a gardé les périodes les plus marquantes : le froid, la faim, les injures, la barrière de la langue, autant d'épisodes qu'il a dû affronter sans jamais se plaindre. Chaque évocation qui refait surface renvoie des frissons sur la cuirasse de sa peau. D'un regard d'enfant candide, cette vie-là a façonné trop tôt un visage d'adulte aguerri.

L'aiguille finit de rapiécer une manche de manteau et sa mémoire réveille la silhouette de son père : il le revoit partir aux aurores pour ne rentrer qu'à la tombée de la nuit, fourbu, exténué, asservi aux caprices d'un employeur cupide. De cette expression livide et résignée qu'il réverbérait, Ouri en a toujours conservé une signature amère, et il s'était juré de ne jamais devenir lui-même l'esclave de son métier. Ce monde, aussi cruel soit-il, ne le soumettrait pas, il ne réussira pas à lui faire courber le dos.

Caleb répétait sans cesse à son fils qu'apprendre un bon métier, c'est gagner le respect d'autrui, et surtout, qu'il permet d'assumer ses responsabilités familiales. Il s'échinait à lui enseigner les rudiments de sa profession, mais pour un enfant aspirant à un avenir plus gratifiant, confectionner à longueur de journée des culottes ou des gilets n'entrait pas dans ses préoccupations.

Aujourd'hui, après toutes ces années, sa condition a fini par le rattraper : il est là, dans cette petite salle à manger, à recoudre des vestes, à raccommoder des pantalons, profitant des instructions léguées par son père. Finalement,

il a dupliqué les mêmes codifications, suivi les mêmes empreintes. À croire que l'ambition n'est pas héréditaire, que le seul tissu génétique qui se transmet d'un père à un fils se lit dans son étiquette sociale.

Toutefois, même si la révulsion de son métier est sanglée à son enfance, il ne peut diffamer l'intégralité de son passé : des picotements de joie jalonnent sa peau lorsque l'écho des commémorations qui fédéraient les dévots et gorgeaient l'air de rires et de chants remonte au littoral de ses souvenirs. *Rosh Hashanah*, *Yom Kippour* ou *Souccoth*, par exemple, étaient des fêtes religieuses attendues avec beaucoup d'impatience. La piété, la solidarité et la joie qui illuminaient la communauté étaient indescriptibles durant le temps de ces célébrations. Les difficultés s'évaporaient, le monde et sa sauvagerie semblait perdre son emprise sur le Marais, la course pour la survie devenait pause pour un répit, l'oubli se liguait contre la tyrannie et chaque cérémonie était une victoire sur le mépris. Ouri attendait toujours avec impatience les préparatifs qui proclamaient l'arrivée de ces réjouissances.

Il ne peut négliger non plus que, malgré les entraves sociales, ses parents lui ont toujours témoigné un amour profond et sincère, injectant leur vie de multiples concessions : privation de nourriture, spoliation de couvertures, guérison des blessures, autant de dispositions prises dans le seul but de pérenniser la traversée des étapes de sa vie. Un enfant a parfois du mal à comprendre le sens du mot sacrifice : trop jeune, trop naïf, c'est à l'âge préadulte que la véritable définition prend toute son importance, ouvre l'esprit sur la notion de partage et voudrait offrir une reconnaissance à cette affection zélée.

Pour Ouri, la cruauté du temps ne lui en a pas laissé l'occasion, Caleb Epstein est mort à trente-neuf ans du tétanos alors que le jeune garçon entrait à peine dans l'adolescence. Rivka, sa mère, ne s'est jamais vraiment remise de la perte de son mari. Rongé par le regret de n'avoir jamais pu remercier son père de sa sollicitude à son égard, Ouri a consacré ses efforts à la préservation de la santé de sa mère. Cette dernière, dépitée, amorphe, s'est laissée porter par le poids de ses souvenirs jusqu'à ce que, quatre ans plus tard, ils lui gangrènent le cerveau, effilochant peu à peu les pans de la réalité. Son esprit, dérangé, s'est doucement abandonné à la folie et a réussi, en l'espace d'un an, à prendre le même chemin qu'avait serpenté son défunt mari et ce, malgré l'assistance permanente de son fils.

Ouri était effondré lors de l'enterrement de sa mère. Campé au milieu d'une poignée de personnes présentes aux funérailles, il se sentait seul, perdu, injustement abandonné. À genoux, les larmes versées sur le petit cercueil de bois avaient le goût de l'injustice et la couleur de la solitude. Et pourtant, c'est ce jour-là qu'un nouveau sentiment est venu remplir son cœur, s'engouffrant dans la faille laissée par les émanations de son amour maternel destitué. Oui, ce jour-là, une jeune fille s'est avancée pour s'accroupir près de la tombe et lui prendre la main en guise de soutien. Le regard compatissant de cette adolescente, presque protecteur, assurément réconfortant, avait ébouriffé son cœur. À quinze ans, Myriam Lukowicz a su panser les meurtrissures de ce garçon en perdition. Depuis ce jour, il n'a jamais cessé de l'aimer, les trois enfants sont la trace indélébile de leur passion partagée. Alors, même s'il déplore son héritage social, il ne peut nier

que son père lui a légué son patrimoine affectif, et c'est certainement une valeur bien plus précieuse.

— Pourquoi es-tu déjà debout, Myriam ? demande Ouri en s'extirpant de ses rêves. Hava s'est-elle rendormie ? Tu sais que tu as besoin de repos, Yaëlle l'a clairement dit, allez, va te recoucher, si tu veux quelque chose, demande-moi, je te l'apporterai.

— Elle dort à poings fermés et j'ai besoin de bouger un peu.

— Tu devrais mettre ma veste, j'ai peur que tu prennes froid dans cette tenue.

— À dire vrai, je voulais être auprès de toi, assure-t-elle en venant s'asseoir sur ses genoux. Hava et moi, nous t'en avons fait voir de toutes les couleurs ces dernières semaines et nous n'avons pas eu une seule vraie minute à nous. Je crois que tu as bien mérité quelques jours de repos.

— Tu sais bien que ce n'est pas possible, ma chérie, regarde tous ces vêtements ! Si je ne raccommode pas les pantalons de monsieur Soutine, ou le chandail de madame de Frèche, ou encore le costume de…

— Et alors ? Tu as le droit de souffler aussi de temps en temps, non ? Que tous ces vêtements s'entassent, ils ne s'envoleront pas de toute façon.

— Si je ne les rends pas dans les temps, nous ne serons pas payés et sans argent, comment nourrirons-nous les enfants ?

— Et si tu te tues à la tâche, comment survivrons-nous ?

— Ne t'inquiète pas pour moi, ça n'arrivera pas, tout ce qui me pousse à continuer se trouve ici, je ne vous laisserai jamais tomber, je suis prêt à affronter la mort si cela est nécessaire.